

Cinquante-septième année

Octobre 1879.

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION

PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les étoffes d'hiver pour costumes de petites filles se composent de tissus unis, pekinés ou brochés, c'est-à-dire que le fond du costume se fait généralement en uni, et les plastrons, quilles, poches, parements, etc., en pekiné ou broché; le bleu est toujours la couleur préférée; cependant, le bronze, le loutre et autres teintes sont très-jolies aussi pour costumes d'enfants et peuvent se garnir avec du velours assorti.

Le satin uni est employé comme ornements, surtout pour les lisérés ou dépassants; on le choisit assorti à la nuance du costume, ou bien d'un ton plus foncé.

GRAVURE COLORIÉE

N° 1. — Pardessus d'hiver pour petit garçon. — Il se fait en drap très épais et de nuance foncée; le devant recroise sur la poitrine; le col et les revers des manches se font en drap pareil au vêtement ou en astrakan. (Pour le patron, voir la feuille des modèles.)

Nos 2 et 4. — Costume de petite fille, vu devant et à dos. — On le fait en cachemire ou en velours; il se compose d'un paletot-fourreau ouvert devant sur un plastron orné de biais en satin, et se complète par un haut plissé qui simule un bas de jupe; collet rond terminé en revers; large biais audessus du plissé.

N° 3. — Pardessus d'hiver pour fillette. — Il se fait en drap gris ou fauve avec collet, poches et revers en velours. Le dos marque bien la taille, à l'aide de petits côtés rapportés, et le devant recroise avec double rangée de boutons. (Voir la feuille des patrons imprimés.)

N° 5. — Costume pour fillette de dix à douze ans. — Première jupe plissée en long. Tunique ouverte devant en paniers et drapée derrière. Corsage-jaquette garni d'un plissé au bas de la couture du dos et ouvert devant sur un gilet.

N° 6. — Jeune garçon de dix ans. — Costume en velours. Pantalon Figaro. Veston Rubens ouvert sur un long gilet pareil au costume.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

Nos 1 et 2. — Costume de petite fille. — En cachemire double, garni de biais en satin ou faille; jupe plate, et plissée derrière à gros plis crevés; tunique polonaise drapée devant en paniers, c'est-à-dire écartée au milieu et relevée sur les côtés pour bouffer un peu; le dos forme habit et descend bas sur la jupe. Le devant du costume est ouvert en cœur, sur un plastron bouillonné et garni d'un flot de petit ruban.

N° 3. — Costume de petit garçon. — Jupe plissée à l'écossaise; long gilet Louis XV boutonnée au milieu et garni de poches. Paletot évasé devant sur le gilet, orné de grandes poches et de brandebourgs en galon, fixés par des boutons. Même ornement sur les poches et au bas des manches. Col rond bordé d'un galon.

N° 4. — Petite fille de quatre à cinq ans. — Pardessus en drap velours marron clair, garni de velours loutre; le dos indique la taille sans ajuster et le devant croise et vient se boutonner, en bas sur le côté, avec des gros boutons en velours.

N° 5. — Costume pour jeune fille de dix à douze ans. — Jupe ronde plissée en hauteur, tout autour. Polonaise à paniers, boutonnée jusqu'à mi-corps, puis s'écartant devant pour bouffer un peu sur les côtés à l'aide de plis; le dos est drapé de manière à retomber presque jusqu'au bas de la jupe. Col rabattu autour de l'encolure et revers boutonnés. Nœuds en petit ruban n° 4.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

Nos 1 à 4. — Modèle du pardessus d'hiver pour petit garçon, représenté sur la gravure coloriée. Le dos n'a qu'une seule couture dans le milieu, parce que le devant avance très fortement derrière au moyen du creusage de l'emmanchure. Le devant, bien recroisé sur la poitrine, est très montant et se complète par un collet droit et rabattu.

Nos 5 à 9. — Patron du pardessus d'hiver pour petite fille, représentée sur la troisième figure de la gravure coloriée. — Le dos est ajusté, avec des petits côtés venant aux emmanchures. Le devant recroise avec double rangée de boutons, tombe droit et se garnit de larges poches. Collet rond autour des épaules. — On peut orner le pardessus avec des bandes de fourrure ou bien ne mettre que des piqués.

Nos 10 à 14. — Pantalon en percale pour jeune enfant. — Il est entièrement fermé devant et derrière, puis il y a, sur les deux côtés, des fentes, ainsi qu'une ouverture à la ceinture pour ouvrir le pantalon. Le bas des jambes est froncé sur un poignet uni ou brodé, et se termine par une garniture festonnée ou en broderie anglaise. La ceinture est droite, boutonnée sur les hanches et coulissée derrière.

N° 15 à 23. — Chemise en percale pour petit garçon. — Le devant est garni d'un plastron piqué, avec boutonnieres unies ou brodées; le dos est froncé sur un empiècement. Col composé d'un poignet droit avec coins rabattus devant. La manche est froncée du bas sur un poignet boutonné.

Nos 24 et 25. — Bonnet de nuit pour enfant; il est brodé au plumetis ou à l'anglaise; on peut aussi le faire en brillant et festonner le bord.

N° 26. — Boutonnieres brodées pour lingerie.

N° 27. — Garniture pour taie d'oreiller.

N° 28. — Dessin de broderie au point de chaînette ou en soutache, pour coussin de pieds ovale ou petit tapis.

N° 29. — Dessin carré pour tabouret.

Nos 30 et 31. — Entre-deux et garniture assortis pour pantalons ou tabliers d'enfant.

N° 32. — Alphabet fleuri pour mouchoirs et ouvrages de fantaisie.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons que ceux publiés dans le journal auront à nous envoyer 1 fr. 50, en un mandat de Poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

VOYAGES ET AVENTURES

DU CAPITAINE MAGNUS

— AU —

PAYS DES BÊTES

(Suite.)

Nous partîmes donc, et, après avoir marché pendant une heure environ, j'aperçus, sur la route que nous suivions, un ours d'une taille gigantesque, et qui, d'un air grave et digne, s'avancait vers nous, debout sur ses pattes de derrière et appuyé sur un énorme bâton. Une espèce de lambeau de tapisserie, qu'il devait avoir déterré je ne sais où, lui serrait les reins en guise de pagne; ses poils noirs et raides, noués au sommet de sa tête en forme de chignon, à la mode des Indiens, étaient ornés de plusieurs plumes d'aigle, signe distinctif de sa suprême autorité.

Quand il fut près de nous, mes gardiens s'inclinèrent respectueusement en faisant entendre un grognement tout particulier, que je pris pour la marque de la plus grande déférence.

Le Grand Ours, le roi des montagnes, puisque c'était lui, s'avança vers moi en jetant sur le chemin le bâton sur lequel il s'appuyait; il me tendit la main, ou plutôt la patte, et me dit dans son langage, assez facile à comprendre pour moi :

— C'est toi qui a tué cette nuit, dans la montagne, la compagne du rebelle *Tête de fer*, qui veut m'enlever la couronne ?

— Il est vrai, sire, lui répondis-je, que j'ai tué une ourse, mais je ne l'ai fait qu'à mon corps défendant, sans cela j'étais étouffé dans les pattes, dans les bras, veux-

je dire, de l'aimable compagne de celui dont vous daignez me parler et que vous appelez *Tête de fer*.

— C'est très bien, ami, reprit le Grand Ours, et, loin de t'en vouloir, je te suis très reconnaissant de ce que tu as fait, bien que j'eusse préféré que tu aies tué *Tête de fer*... Mais je compte sur toi pour m'aider à me débarrasser de ce rebelle dangerieux, ainsi que de ses deux fils, les oursons qui se sont réfugiés avec lui dans la montagne, car ce sont des prétendants, et dans un royaume, s'il est bon quelquefois d'avoir un roi, il est toujours mauvais d'avoir des prétendants...

Sur ce point je partageais l'opinion du roi des montagnes, et j'inclinai la tête en signe d'assentiment.

Ainsi d'accord, et la connaissance faite, je demandai au Grand Ours qu'il voulût bien m'assigner un endroit où je pourrais élire domicile et m'installer de manière à pouvoir y vivre, et ne pas courir le risque d'être trouvé gelé le lendemain. Alors le roi, marchant devant moi, me fit signe de le suivre. Arrivé au sommet d'un rocher très escarpé et que j'eus grand-peine à gravir, il me dit, en étendant la patte avec l'orgueil d'un autocrate :

— Regarde, voici mon royaume !...

J'aperçus alors à mes pieds un vallon dénudé et triste, entouré, comme un cirque, de montagnes et de rochers rongés par les neiges, les glaces, la foudre et la tempête, et qui offraient à mes yeux l'aspect de fortifications faites à mains de géants. Ça et là je vis, creusées sans ordre dans les montagnes, des tanières d'où sortaient une multitude de têtes d'ours, qui ne me rassuraient nullement. L'apparition du roi des montagnes fut saluée par d'im-

menses clameurs, puis tout rentra dans le silence.

Je fus reçu par la population avec des marques de déférence et avec une grande politesse, ce qui me fit rappeler la maxime : *Poli comme un ours!*

Le roi me conduisit à une petite grotte qui me parut très habitable, et dans laquelle il fit apporter de bonnes brassées de mousses et de fougères, en guise de literie, puis une grande quantité de bois mort et bien sec, ce qui était de première nécessité dans ces régions où le froid a le plus beau jeu pour faire des siennes, car le thermomètre descend parfois à 30 degrés au-dessous de zéro...

Après m'avoir installé, le *Grand Ours*, mettant le comble à ses prévenances, m'emmena dans une partie du vallon où je vis des patates, des ignames et diverses racines, qu'il me dit être très bonnes à manger et qui, en effet, me plurent assez quand je les eus fait cuire sous la cendre, au grand étonnement du roi, qui les mangeait crues. Les racines d'ignames, surtout, sont très-farineuses et fort nutritives, et en les rencontrant je fus heureux d'être assuré de ne pas mourir de faim.

Ainsi rassuré, je priai le roi de me présenter à sa famille et à son entourage; à cette demande, il parut hésiter, mais il finit par y accéder et m'introduisit bientôt dans une immense caverne sombre et froide, car elle n'était nullement chauffée.

Là, je vis une très belle ourse, la reine, qui, en m'apercevant fit entendre un sourd grognement qui n'était pas de bon augure, et près d'elle quatre oursons dont l'allure ne me paraissait pas très bienveillante, bien que ce fût ici cependant le pays de la politesse.

Je m'inclinai respectueusement devant la reine et lui fis un petit discours (car il faut toujours être poli, même envers les

ours); j'en fis autant aux conseillers intimes, mais tous parurent ne pas me comprendre; puis je pris congé de l'assistance accompagné du roi qui me reconduisit au domicile qu'il m'avait assigné.

Alors j'allumai un grand feu, ce qui le fit partir de suite, n'aimant pas, me dit-il, cette chaleur qui était nuisible à sa santé.

XVI

Histoire du Grand Ours. — Mon nez gèle. — Tête de fer. — Le précipice. — La fuite. — Les Calmans. — Les Aigles. — Mon nouveau bateau.

Le *Grand Ours* revint le lendemain matin, et me raconta toutes les difficultés qu'il avait éprouvées pour améliorer le sort de ses sujets.

Ainsi, parmi eux, il y en avait un certain nombre qui s'étaient révoltés contre lui quand il essaya de détruire l'anthropophagie dans son royaume. Le chef de ces insurgés était le fameux *Tête de fer*, et il me répéta qu'il comptait sur moi pour le délivrer de ce dangereux adversaire. — Il y va, ajouta-t-il, de ta sécurité personnelle, car j'ai appris ce matin qu'il connaissait ta retraite et se disposait à tirer vengeance de la mort de sa compagne. — Mais tu peux compter que moi et les miens accourrons à ton secours. — Malgré cela, je ne saurais trop t'engager à te barricader solidement, en attendant le jour très prochain où nous ferons une battue générale dans les montagnes.

J'avais eu la prévenance de laisser éteindre mon feu afin de ne pas incommoder le Grand Ours, et ma grotte s'étant promptement refroidie, je grelottais; ce que voyant le roi, il me dit : tu as froid? Eh! bien, je t'avouerai que moi, qui par nature ne suis pas frileux, j'ai eu beaucoup de peine à m'habituer à la température glaciale de ce climat, à mon arrivée dans ces montagnes.

— Comment, m'écriai-je, vous n'êtes donc pas né dans ce pays ?

— Non, et je t'étonnerai bien plus encore en te disant que je suis presque ton compatriote !... Remarque que je dis presque, parce que je suis né dans les montagnes qui séparent la France de l'Espagne, et que je ne saurais préciser si je nâquis sur le territoire français ou sur le territoire espagnol ?

Toujours est-il que, fait prisonnier à la chasse, je fus élevé tout jeune en France ; à Astos, village des Pyrénées où se recrutaient à cette époque tous les montreurs d'ours, ressource qui était le seul gagne-pain de la plus grande partie des habitants ; à ce point que, lorsqu'un garçon du village se mariait, il était d'usage qu'il apportât un ours en dot !... c'était son principal cadeau de noces !... Celui d'entre-nous qui était fait prisonnier était alors inscrit sur le contrat de mariage et choyé, je dois le dire, à l'égal d'un membre aimé de la famille.

— C'est ainsi que j'arrivai un soir dans la maison d'un montagnard qui se mariait quelques jours après, et que je fis en sa compagnie ce qu'il appelait son *Tour de France*, nous arrêtant dans les villes et les villages, où il donnait des représentations en public ; représentations dans lesquelles il me faisait toujours lutter avec des chiens, qui souvent me faisaient de cruelles morsures.

Ce sont, du reste, ces luttes continues, ces combats toujours meurtriers, qui m'ont aguerri et porté à la domination.

— Mais comment se fait-il, que vous soyez transporté dans ces déserts lointains ?

— Oh ! le fait est bien simple : Je fus embarqué à bord d'un bâtiment qui se trouva arrêté dans sa marche par les

glaces, dans ces parages. Or, un matin que l'équipage était descendu pour faire la chasse à quelques oiseaux de proie, je profitai de son absence pour monter sur le pont, et, ayant aperçu plusieurs de mes semblables qui prenaient leurs ébats sur la glace, l'instinct de la liberté se réveilla en moi... je sautai par-dessus bord et courus rejoindre mes pareils, qui me firent bon accueil. — Je les suivis dans ces montagnes, où je ne tardai pas à prendre un grand ascendant sur eux, où du moins sur la plupart d'entre eux, car quelques-uns se révoltèrent. Mais, après plusieurs combats où je fus victorieux, j'en eus bien vite raison, et aujourd'hui ils me reconnaissent pour leur chef, pour leur roi, et je suis parvenu à les civiliser.

Le *Grand Ours* avait fini. — Je le vis me regarder avec une attention singulière puis se lever, prendre une énorme poignée de neige, et, avant que j'eusse pu faire le moindre mouvement, me frotter vivement le visage, en me disant :

— Ami, ton nez gèle !...

Aller droit au nez de son prochain, qu'on voit menacé de congélation... le frotter de neige, et cela sans avertissement préalable, se fait très bien en Russie ; c'est un bon office, qui même est reçu souvent avec une grande reconnaissance, parce que l'opérateur y met des formes et une certaine précaution ; mais le Grand Ours n'y regardait pas de si près, je vous l'assure, et n'y allait pas de main morte ; aussi je vous prie de croire que mon nez était bien dégelé, sans aucune chance de récurrence.

Quelques jours se passèrent après cet incident, et je ne vis rien qui pût m'alarmer et me faire craindre pour ma sécurité. Il est vrai que nuit et jour j'entretenais un grand feu dans ma grotte, tant pour la chaleur que pour en éloigner tout méchant

rôdeur tel que *Tête de fer* ; de plus je me barricadais de façon à pouvoir, en cas d'attaque, soutenir un siège de quelques heures, et donner ainsi au *Grand Ours* le temps de venir à mon aide.

Un matin, je fus réveillé par un bruit inusité et des rugissements réitérés. M'étant levé précipitamment, je sortis, et assistai du haut de mon rocher au spectacle que voici : — Dans le vallon, deux ours blancs de la mer glaciale, célèbres par leur férocité, se battaient avec tant d'acharnement, que l'un des deux, finit par être dévoré à peu près par l'autre.

Cet acte de sauvagerie fit une profonde impression sur moi : il me rappela l'existence triste et pleine d'anxiété que j'allais mener désormais dans ces montagnes mornes et désolées, au milieu de ces féroces animaux que, selon moi, le *Grand Ours*, malgré toute sa bonne volonté, ne parviendrait jamais à dompter complètement.

J'étais absorbé dans ces réflexions lorsque le roi arriva, et me demanda si j'avais entendu la querelle qui s'était élevée entre deux de ses montagnards.

Je lui répondis que j'avais été témoin du combat, et que cette scène sauvage me faisait douter de la bonté et de la politesse de ses sujets, que pour ma part je ne saurais trop me méfier d'eux, et que pour cela j'aurais désormais la précaution de sortir toujours bien armé.

— Oh ! fit le *Grand Ours*, vous n'avez rien à craindre de leur part. Je n'en dirais certes pas autant de *Tête de Fer* et des siens ; aussi pour vous rassurer à son égard, je veux dès demain entreprendre une battue dans la partie de la montagne où il a dû se réfugier, et j'espère en finir ainsi avec ce rebelle. Serez-vous prêt à marcher avec nous ?

Très-heureux de cette circonstance, qui

me permettrait de reconnaître mon chemin en cas d'évasion, je répondis au *Grand Ours* que je n'avais rien à lui refuser, et que j'allais faire mes préparatifs afin d'être à sa disposition quand il se présenterait.

Sur cette promesse, le roi partit enchanté, et je passai le restant de la journée à préparer mes armes.

Le lendemain matin, à la première heure, le roi, accompagné d'une vingtaine d'ours choisis parmi les plus solides, vint me prendre, et nous partîmes. Arrivé dans la montagne où *Tête de Fer* avait cherché un refuge, nous nous dispersâmes en éclaireurs, mais pas assez éloignés les uns des autres cependant pour ne pas pouvoir nous porter secours au premier appel.

Je marchais, naturellement, en avant de la troupe, et déjà une heure s'était écoulée en vaines recherches lorsque tout à coup un bruit inusité se fit entendre derrière moi ; je me retournai vivement, et vis sortir d'un fourré voisin un ours d'une grosseur monstrueuse.

C'était sans doute le terrible *Tête de Fer* ! L'animal s'élança d'un bond et me renversa. Dans la lutte corps à corps qui s'engagea, nous arrivâmes au bord du chemin et bientôt nous roulâmes tous deux sur une pente rapide, toujours enlacés.

Par bonheur pour moi, nous nous heurtâmes contre de grosses racines dont le choc, reçu directement par l'ours, fut si violent, que nous nous trouvâmes séparés et rejetés en arrière.

Je n'avais heureusement pas perdu connaissance, et je pus m'accrocher aux racines, et m'y maintenir jusqu'à ce que le *Grand Ours*, accourant en toute hâte, attiré par le bruit de la lutte, pût me porter secours. J'en fus quitte pour quelques contusions.

Pendant ce temps l'ours, étourdi, continuait de rouler le long de la pente qui aboutissait à un rocher taillé à pic surplombant, d'une hauteur d'au moins cent mètres, un immense précipice. Une fois arrivé là, lancé par la force de propulsion, il continua à rouler et fut lancé dans l'espace !... Je pus voir, malgré la violente émotion qui m'agitait, tourner et disparaître mon terrible ennemi qui alla, dans un dernier choc, se briser les flancs sur les pierres qui formaient la base du rocher.

Le Grand Ours ne pouvait cacher sa joie, car il avait reconnu, dans mon ennemi, son rival ; et cependant, malgré cette immense chute, il voulut s'assurer par lui-même qu'il était bien réellement mort, ce fameux Tête de Fer qu'il avait tant redouté !... Nous arrivâmes, après bien des détours, au bas du précipice, où nous retrouvâmes le corps de l'ours, et, cette fois, le roi des montagnes put se convaincre que son ennemi n'était plus à craindre.

Alors, profitant de sa joie, je lui demandai, comme m'appartenant de droit, la dépouille du vaincu, ce qu'il m'accorda d'autant plus volontiers que c'était pour lui un moyen d'être complètement débarrassé de son ex-rival.

Je me mis donc immédiatement à le dépouiller de sa riche fourrure, puis à découper sur lui deux magnifiques jambons, qui devaient m'être d'une grande utilité dans l'avenir ; et, abandonnant le reste aux oiseaux de proie qui guettaient mon départ, je repris le chemin de ma grotte, où je fis sécher la fourrure et cuire les jambons, pour en faire, sans aucun scrupule, d'excellents repas ; car je puis vous assurer, mes enfants, que la viande d'ours est excellente.

Je passai encore quelques semaines dans

ce pays maudit, où nul chant d'oiseau ne vient égayer le cœur attristé, où aucune verdure ne vient réjouir la vue. Ma seule distraction était de parcourir les environs, le plus souvent en compagnie du Grand Ours, lequel me mettait, sans aucune méfiance, au courant des sentiers que je pouvais parcourir sans danger ; et c'est grâce à ces excursions que je parvins à connaître un chemin plat à travers les vallées qui bordaient les montagnes, chemin qui m'évitait les précipices et les mauvaises rencontres, — et qui, de plus, me raccourcissait de beaucoup la longueur de la route que je devais suivre pour retourner à mon radeau.

Enfin, par un belle nuit étoilée, je pris la fuite, emportant, outre mes armes et quelques objets particuliers, ma fourrure et mes provisions ; et, au point du jour, je retrouvais avec une joie inexprimable mon radeau, dans le même état de conservation où je l'avais laissé.

Une heure après je m'embarquais de nouveau, disant adieu à ces montagnes désolées dont j'apercevais au loin les sommets neigeux, tranchant avec le doux climat et les rives verdoyantes que je côtoyais.

Ayant navigué pendant quelques jours, par un temps assez calme, et sans apercevoir un seul bâtiment libérateur, j'arrivai à l'embouchure d'un fleuve ; après quelque hésitation je me décidai à y entrer ; mettant pied à terre, j'amarrai mon bateau, puis bien armé et muni de vivres, je partis pour explorer les environs.

Les fleuves, dans ces pays lointains, sont souvent peuplés de caïmans redoutables et d'une longueur démesurée ; j'ignorais cette particularité et je marchais sans la moindre précaution, quand tout à coup je vis briller les deux gros yeux d'un caïman ! Je ne perdis cependant pas la tête, et me mis en défense tout en allongeant le pas ; mais

l'horrible bête ne me poursuivait pas et je me croyais sauvé, lorsque j'aperçus d'autres caïmans qui, pressés sans doute par la faim, se dirigeaient vers moi. Bientôt un de ces monstrueux animaux allait m'atteindre, lorsque me retournant subitement et épaulant ma carabine, je lui logeai une balle dans une de ses pattes près l'épaule, un des rares points où l'on peut blesser cette espèce de sauriens; il poussa une plainte et s'enfuit... Les autres caïmans le suivirent, fort heureusement pour moi.

Je revins sur mes pas pour retrouver mon radeau qui, très heureusement, était resté dans l'état où je l'avais laissé, puis m'étant rembarqué je gagnai le large et me trouvai bientôt en pleine mer.

Tout alla bien pendant cinq jours, mais le sixième, une tempête s'étant élevée, ma frêle embarcation fût jetée contre des rochers et brisée en mille pièces. Je réussis à grimper contre ces rochers et me réfugiai dans une cavité qui s'offrait tout précisément devant moi. Mais au même instant j'entendis, au-dessus de ma tête, un grand bruit provenant du vol d'aigles gigantesques... je me trouvais dans leur retraite.

J'avais donc échappé à un grand danger pour retomber dans un plus grand encore, car j'avais devant moi la perspective d'être déchiqueté par ces animaux carnassiers. Aussi je m'empressai d'escalader les rochers au risque de me rompre le cou, et, après avoir grimpé des pieds et des mains, je finis par arriver au sommet. Il y faisait un vent excessif et un froid glacial.

Heureusement pour moi que j'avais eu la précaution de jeter sur mon dos le paquet contenant, dans mes couvertures, ma carabine, mes armes, ma chaude fourrure et aussi quelques vêtements qui me restaient; car il faut vous dire que, m'attendant sans cesse aux caprices de la mer et

de la tempête, j'avais eu le soin d'empaqueter tous ces objets, qui, dans ces régions glacées, étaient en quelque sorte encore plus utiles pour moi que la nourriture.

Mon premier soin fut donc de remplacer à la hâte mes vêtements mouillés et de me couvrir de mon mieux; puis, jetant un regard autour de moi, je n'aperçus que neiges et glace. — Pour la première fois un tremblement nerveux s'empara de moi; j'eus réellement peur!... je me voyais tout à fait perdu, car je n'avais plus aucune nourriture à ma disposition... mes dernières ressources venaient d'être englouties avec mon radeau. Mais il ne s'agissait pas de s'abandonner au désespoir: il me fallait tenter un dernier effort. Aussi je me mis en marche pour redescendre dans l'intérieur de ce pays désolé, où nul être humain ne semblait avoir mis le pied.

Enfin j'arrivai au bord de la mer, où j'aperçus les épaves d'un navire naufragé longtemps sans doute avant mon arrivée.

Mes investigations sur le rivage me firent trouver des caisses de vivres, dont une partie était encore non avariée, et aussi des armes, de la poudre, des allumettes, de l'amadou, quelques vêtements; ce qui me causa une grande joie, ce fut de rencontrer quelques haches, scies, clous, et, en général, tout ce qu'il me fallait pour reconstruire soit un radeau, soit toute autre embarcation, car le bois ne me manquait pas, des débris de toute sorte encombrant le bord de la mer. Je trouvai même la plus grande partie d'une cabine, qui, détachée du vaisseau dans son choc contre un rocher, était renversée de façon à m'offrir un abri, dans lequel je pourrais facilement entretenir un bon feu, jour et nuit.

A la vue de tous ces objets, je me sentis soulagé d'un grand poids, et je remerciai la Providence de me sauver ainsi d'une mort certaine, car je m'attendais à mourir de faim et de froid dans ce désert de glace.

Mon premier soin fût de fendre et de scier du bois en petits morceaux, afin d'allumer mon feu plus facilement, feu dont la chaleur m'était si nécessaire pour réchauffer mes membres engourdis. Puis, à l'aide de quelques toiles, je calfeutrai l'entrée de la cabine et restai ainsi peletonné dans mes couvertures jusqu'au lendemain en compagnie de biscuit, de viande salée et autres vivres dont j'étais privé depuis si longtemps. Quant à l'eau qui me manquait j'en eus bientôt fait, en remplissant un vase d'une neige bien blanche que je fis fondre devant le feu.

Assuré désormais d'avoir à peu près le nécessaire pendant mon séjour dans cette île, je résolus de construire un bateau, ou plutôt de radoubier un bateau que j'avais trouvé la veille échoué et endommagé, et qui m'avait paru devoir encore, après de sérieuses réparations, me faire un très bon usage.

Aussitôt ce projet arrêté, je me mis à l'œuvre, et quelques jours après mon nouveau bateau était mis à l'eau et solidement amarré, afin de me donner le temps d'embarquer mes provisions et de chercher une dernière fois quelques renseignements sur les naufragés. Je recueillis donc tous les papiers ayant rapport au navire, afin de faire constater sa perte à mon arrivée dans un port maritime quelconque, si la Providence me le permettait.

Tout étant prêt, je m'embarquai et repris le large.

Les premiers jours, mon bateau faillit être broyé par les glaçons, mais enfin j'arrivai dans une région beaucoup plus tempérée, où le calme de la mer me per-

mit d'aborder sur un rivage bordé d'une vallée. — Pendant ma navigation, j'avais vu beaucoup de monstres marins, mais je n'avais pas aperçu un seul voilier ni un seul vapeur.

XVII

Les kangourous. — La tarentule. — Un rôti de Gargantua.

Me voilà donc encore une fois débarqué dans un pays nouveau.

Après avoir amarré mon bateau dans une petite baie peu profonde, je partis à la découverte.

Je marchai toute la journée, et, le lendemain, j'allais me remettre en route, lorsque j'aperçus au loin des êtres que je ne pouvais définir. Je me cachai derrière des buissons, et, quand ils passèrent devant moi, je vis que ces êtres étaient des animaux qui tenaient de l'homme et du singe comme corps, et du Kangourou comme tête. Je les laissai prendre un peu d'avance sur moi, puis je les suivis et ne tardai pas à entrer dans un chemin planté de rosiers, d'orangers, de goyaviers, de caroubiers et de citronniers.

Au loin j'apercevais la mer où venaient mourir, tout à l'horizon, des montagnes lointaines et couvertes de neige... Arrivé au bout de cette avenue, je me trouvai sur une grande place entourée d'arbres, au travers desquels j'aperçus bon nombre de huttes qui servaient d'habitation aux naturels du pays.

Il y avait là un curieux mélange de races. Cependant, la grande majorité était représentée par des êtres pareils à ceux que j'avais suivis. Rien de plus curieux que de les voir gesticulant et dansant continuellement, comme s'ils eussent été piqués par une de ces grosses araignées connues sous

le nom de *Tarentule*, parce qu'elles sont originaires de *Tarente* en Italie.

Dès qu'ils m'aperçurent, les naturels du pays accoururent vers moi et m'entourèrent toujours en dansant et en gesticulant comme des fous, mais sans paraître étonnés de ma présence et sans faire le moindre geste de menace.

Quelques-uns, qui probablement avaient un grade supérieur à la classe commune, portaient une sorte de burnous, fait de larges feuilles admirablement entrelacées les unes dans les autres, et paraissaient très fiers de ce vêtement primitif.

Je parlai à la foule qui m'entourait, demandant à être présenté au roi, ou chef du pays ; mais ils semblèrent, non-seulement ne pas me comprendre, mais encore ne parler aucun langage, car ils se regardaient entre eux d'un air étonné et en se faisant des signes incompréhensibles pour moi.

Enfin, un de ces porteurs de burnous, plus intelligent que les autres, et ayant probablement compris à mes gestes ce que je désirais, me fit signe de le suivre, et, tout en dansant devant moi, me conduisit, suivi par la foule qui ne faisait entendre aucun cri, à une case un peu plus grande que les autres, dans laquelle je vis un vieillard de leur race, au poil grisonnant, et que je jugeai devoir être le grand chef d'après les marques de respect qui lui étaient témoignées.

Ce vieux singe, car je ne puis lui donner d'autre dénomination, était en effet le roi. Il parlait un peu, mais son langage était à peine intelligible ; cependant, je crus comprendre qu'il me souhaitait la bienvenue. Puis, après un court entretien qui me parut l'avoir beaucoup fatigué, je pris congé de lui pour visiter la ville, ou plutôt la partie du bois dans lequel étaient construites les huttes, dans lesquelles je pénétrai très facilement et sans que cette façon d'agir sem-

blât importuner le moins du monde les propriétaires. Ces habitations ne contenaient que des fougères et des herbes sèches en guise de lit ; mais de vivres, nulle trace.

AUGUSTE WARÉE.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA JOIE DE LA MAISON

V

Madame de Bernay, rassurée sur le compte des enfants, qui avaient quitté la salle à manger pour aller s'ébattre dans le parc, resta pendant plus d'une demi-heure à causer avec la personne qui était venue lui rendre visite. Elle ne l'eut pas plutôt congédiée, qu'elle sortit elle-même pour rejoindre ses jeunes hôtes. Elle les chercha longtemps sans les apercevoir, ainsi qu'il est facile de le présumer. Très inquiète alors, elle appela ses domestiques, en leur donnant l'ordre de se mettre à leur recherche.

On fouilla le parc d'un bout à l'autre ; on appela à grands cris, dehors, tout cela sans résultat.

— Ils sont capables d'être retournés à la ferme, s'écria madame de Bernay, car Sultan lui-même a disparu. Vite ! qu'on attèle le landau.

Madame de Bernay et sa femme de chambre montèrent dans la voiture. Les domestiques suivirent en arrière, après avoir reçu la mission de surveiller tous les abords de la route.

Mais quelque attention que l'on fit, on ne découvrit pas la trace des fugitifs.

— Peut-être, se dit-elle après avoir re-

connu l'inutilité de ses recherches, ils sont déjà rentrés.

Madame de Bernay, arrivant à l'improviste, jeta l'alarme parmi les gens de la ferme qui se disposaient à se coucher.

En apprenant que les enfants s'étaient enfuis du château et qu'on les cherchait inutilement depuis la tombée du jour, la fermière devint pâle et se mit à trembler de tous ses membres.

Le fermier se joignit alors à la tante de Marinette pour calmer sa femme et lui faire comprendre que les enfants ne pouvaient être qu'égarés. Ils avaient, ce n'était pas douteux, choisi des chemins détournés, ne sachant pas encore que la grande route est toujours le plus court chemin, car, en la suivant, il n'y a ni erreur ni mécompte.

Tout le personnel de la ferme se joignit aux gens de madame de Bernay, pour se répandre dans les environs. La voiture attendit sur la route, dans le cas où elle pourrait devenir nécessaire.

Madame de Bernay était doublement perplexe : elle tremblait pour sa petite nièce autant que pour les enfants de la ferme.

Les fermiers et leurs serviteurs avaient, pendant plusieurs heures, battu la plaine dans tous les sens.

Ils avaient visité les plus petits buissons, et fouillé à fond tous les endroits qui pouvaient servir de refuge ou d'abri.

Tout le monde était sur les dents.

Madame de Bernay et les fermiers s'étaient fait reconduire au château, dans l'espoir que les enfants y seraient revenus.

Cette supposition n'était pas invraisemblable.

Mais les enfants étaient ailleurs !

Après avoir exploré toutes les chambres du château, on se décida à retourner de nouveau à la ferme.

Les nuits s'écoulaient vite en été, et le jour commençait à paraître quand on remonta en voiture.

Mais peut-être nos lecteurs nous sauront-ils bon gré de leur apprendre ce qu'étaient devenus nos petits personnages ?

Ils avaient à peine dépassé les murs du château que, sans la moindre hésitation, Sultan avait pris la tête du cortège.

Marie et Marinette le suivaient en se donnant la main. Jules trotta derrière, comme un lapin.

De temps en temps nos petits fugitifs se retournaient pour voir s'ils n'étaient pas suivis. — Le chien avait l'air important d'un gendarme qui ramène des déserteurs, — Les enfants éprouvaient une joie inexprimable en songeant qu'ils allaient se retrouver tous ensemble et reprendre leur train de vie habituel.

— Je vais bientôt revoir papa et maman, et je les verrai tous les jours, car je ne veux plus retourner chez la dame, disait à chaque instant Marinette.

Et, comme si cette certitude augmentait ses forces, elle allait d'un pas toujours plus rapide.

Le jour baissait sensiblement, et, si vite que les enfants marchassent, il était de la dernière évidence qu'ils n'arriveraient à la ferme qu'à la nuit close.

Ils étaient maintenant assez loin du château pour marcher à découvert, et Sultan, de sa propre initiative, avait repris la grande route, toujours plus commode qu'un sentier.

— C'est égal, la dame aura été joliment étonnée quand elle se sera aperçue que nous n'étions plus dans le jardin, fit observer Marinette.

— Pourquoi ne m'a-t-elle pas laissée chez maman, pourquoi a-t-elle voulu me garder si longtemps avec elle ?

Marinette achevait à peine cette petite récrimination, que le bruit lointain d'une voiture se fit entendre.

Les quatre aventuriers s'arrêtèrent en même temps.

— Une voiture qui vient, dit Marinette. C'est la dame, bien certainement, qui accourt pour nous reprendre.

Le roulement de la voiture devenait de plus en plus perceptible. Déjà même on distinguait le véhicule qui apparaissait à l'extrémité de la côte.

— Il faut nous cacher, bien vite !

— Voilà justement un gros tas de cailloux.

La voiture, qui était maintenant tout à fait en vue, était bien la voiture du château.

— Les voilà ! ils vont nous prendre !

— Ils nous cherchent avec des lanternes.

La panique fut si grande que les trois enfants s'élancèrent vers les champs pour s'éloigner le plus possible de la grande route suivie par madame de Bernay et ses domestiques.

Ils coururent ainsi pendant une cinquantaine de pas.

La voiture s'était arrêtée aussi un moment, pendant que les serviteurs explorent le tour du tas de cailloux qu'ils venaient de quitter.

— Hein ! comme nous aurions été pris si nous étions restés là.

— C'est pourtant vrai.

Jules ne disait rien, mais il s'était accroché d'une main au collier de Sultan, il avait peur !

— Vois-tu, Marinette, il ne faudra pas rentrer à la ferme tant que la dame sera là, dit Marie.

— Nous resterons dehors jusqu'à ce qu'elle soit repartie pour son château !...

Marinette avait prononcé ces mots : *Son*

château d'un air tout à fait dédaigneux.

— Et si elle ne s'en allait pas ? fit observer Marie.

Marinette n'avait pas songé à cela et elle resta un moment interdite.

— Eh bien, tu ne sais pas ce qu'il faut faire ?

— Non.

— Eh bien ! un grand détour pour éviter la voiture de la dame, et rentrer chez nous par les communs de la ferme ; il y a justement là un trou, que nous avons fait dans la haie pour aller courir dans les champs sans que maman le sache. Sultan y passera comme nous ; et, après ça, nous irons bien doucement nous coucher tous ensemble, dans le grenier à fourrage.

— C'est une bonne idée cela, dit Marie.

— Demain matin elle se sera bien certainement en allée, et nous irons retrouver maman, ajouta Marinette.

Jules, qui avait la frayeur de se perdre, demanda naïvement si on ne pourrait pas, à l'aide de son mouchoir, l'attacher à la queue de Sultan.

— Oh ! petit Jules, en voilà une drôle d'idée !... s'écria Marinette.

— Tiens !... pas tant si drôle, comme ça je serai bien plus sûr de ne pas le quitter, et puis il se trouvera toujours près de moi pour mordre ceux qui voudraient me faire du mal, répliqua Jules qui paraissait tenir à son idée.

Ils arrivèrent enfin à destination sans le moindre accident. Il ne leur restait plus qu'à se glisser par l'ouverture pratiquée dans la haie, et que Marinette eût bien vite trouvée.

Jules passa le premier, Marie ensuite, et Marinette après elle.

Ils s'embrassèrent alors, comme s'ils venaient de mettre le pied sur la terre promise.

Une fois là, ils ne furent pas longtemps

sans s'apercevoir que tout était en mouvement dans la ferme.

— Sultan, reste avec nous, dit vivement Marinette qui comprit que la vue de leur ami trahirait leur présence.

— Il y a du monde et des lumières de tous les côtés, ajouta tout bas Marie, qui avait passé la tête par l'entrebâillement d'une petite porte.

— Pousse cette porte, on n'aurait qu'à nous apercevoir !

— Nous sommes bien trop loin pour cela.

— Je te dis qu'on va nous voir !...

— Mais non... voilà que tout le monde sort... la voiture s'en va aussi...

— C'est égal, il faut tout de suite aller nous cacher dans le grenier.

— Tout le monde est sorti maintenant, continua Marie sans bouger de place.

— Il faut nous cacher tout de même, car on pourrait revenir, dit vivement Marinette qui n'avait qu'une frayeur, celle qu'on la ramenât au château de la Roche.

La ferme était restée déserte, et l'on entendait les gens qui s'éloignaient dans toutes les directions pour essayer de mettre la main sur les petits fugitifs.

— A présent, allons nous cacher, reprit obstinément Marinette, et quand papa et maman seront rentrés et qu'ils seront seuls, bien tranquilles, nous irons les embrasser et leur demander de nous laisser à la ferme tous les trois ensemble.

Marie, Marinette et Jules, toujours escortés par Sultan, étaient arrivés au pied de la petite échelle de meunier qui conduisait à la cachette qu'ils avaient choisie.

Nos petits personnages étaient enfin à l'abri des recherches et pouvaient prendre un peu de repos.

Jules fut aussitôt installé entre deux bottes de paille où il continua de dormir. Marie et Marinette se couchèrent à côté de

lui avec la bonne intention de veiller jusqu'au retour des fermiers, afin de ne pas prolonger leurs inquiétudes plus qu'il n'était nécessaire. — Sultan s'assit en travers de la porte pour ne point se départir de son rôle de gardien ou plutôt de protecteur. Mais, bien qu'ils ne manquassent pas de bonne volonté, ils étaient fatigués à ce point que, deux minutes plus tard, ils dormaient du plus profond sommeil.

Mais si le repos était là, l'agitation était ailleurs.

L'idée de chercher les enfants dans l'intérieur de la ferme n'était venue à l'esprit de personne ! S'ils eussent été là, pensait-on, nul doute qu'ils se fussent montrés depuis longtemps.

Un incident vint heureusement tirer de peine les parents inquiets.

Si Sultan était un chien d'une intelligence exceptionnelle, ce n'était, après tout, qu'un animal soumis à tous les instincts particuliers à son espèce.

Il avait, en sa qualité de chien de garde, des habitudes de vigilance que rien n'aurait pu lui faire perdre dès qu'il était chez lui.

Au moindre bruit insolite il était sur ses pattes, donnant de la voix, autant pour prévenir ses maîtres que pour effrayer les malfaiteurs.

La rentrée un peu bruyante de tous ceux qui venaient de passer la nuit à la recherche des enfants l'avaient fait sortir du grenier où il s'était couché la veille, et il s'était précipité dans la grande cour où il avait cru sa présence indispensable et s'y était fait précéder par des aboiements sonores.

Personne n'ignorait que Marie, Marinette et Jules s'étaient enfuis du château en compagnie de Sultan ; son retour à la ferme prenait donc en cette circonstance la proportion d'un grand événement.



Le fermier, la fermière et madame de Bernay s'étaient élancés en même temps dans la cour, avant tout le monde.

Une douloureuse surprise les saisit en voyant le chien tout seul.

Une chose eût dû cependant les rassurer, c'est que Sultan allait tout joyeux de l'un à l'autre.

— Sultan ! s'écria la fermière en le regardant fixement dans les yeux, où sont les enfants ?... Conduis-moi vers eux :

Madame de Bernay s'approcha de Sultan pour lui répéter la même demande, mais le chien lui répondit par un sourd grondement. Puis attirant la fermière par le bas de sa jupe, il l'entraîna du côté du grenier où reposaient les enfants. — On ne devinait point ce qu'il pouvait vouloir, tant on était éloigné de les croire cachés dans l'intérieur de la ferme. Madame Roger comprit seule que le chien devait avoir de bonnes raisons pour agir ainsi, et elle gravit sans hésitation la petite échelle. — Elle faillit s'évanouir de joie en apercevant les trois enfants profondément endormis sur la paille, et paraissant jouir de la meilleure santé.

Elle les eût volontiers réveillés pour les serrer dans ses bras et les embrasser, mais elle se contint en songeant qu'ils avaient vraisemblablement le plus grand besoin de se reposer. Elle se contenta donc de paraître à l'extrémité de l'échelle, le visage épanoui, et indiquant par ses gestes que les trois enfants étaient là, dormant à poings fermés.

Madame de Bernay ne put résister au désir de s'assurer par elle-même que les chers petits étaient véritablement là. Elle se hâta de rejoindre la fermière, malgré les grondements de Sultan qui la soupçonnait de vouloir lui ravir ses petits compagnons. La joie de l'excellente femme fut à son comble en les revoyant sains et saufs.

— Enfin ! dit-elle, les voilà retrouvés.

Si la tranquillité était rétablie à la ferme depuis cet incident, madame de Bernay était redevenue aussi triste que perplexe, car elle avait acquis la certitude que Marinette ne pourrait vivre loin de celle qui lui avait servi de mère, loin de Marie et de Jules dont elle se croyait la sœur. Son désespoir pendant le peu de temps qu'elle avait passé seule au château de la Roche et sa promptitude à s'enfuir dès qu'elle en avait trouvé l'occasion, en fournissaient une preuve irrécusable.

Elle se tourna alors vers la fermière :

— Dites-moi, je vous en prie, chère madame Royer, ce que je dois faire maintenant, car je ne puis, malgré ce qui est arrivé, délaisser une enfant qui me tient de si près, qui est devenue nécessaire, indispensable à mon bonheur.

— Cela me paraît bien difficile, répondit la fermière, qui se serait bien donné de garde de fournir à madame de Bernay un moyen de lui enlever Marinette, qu'elle aimait autant que sa propre fille.

— J'y vais réfléchir, et peut-être qu'en cherchant bien....

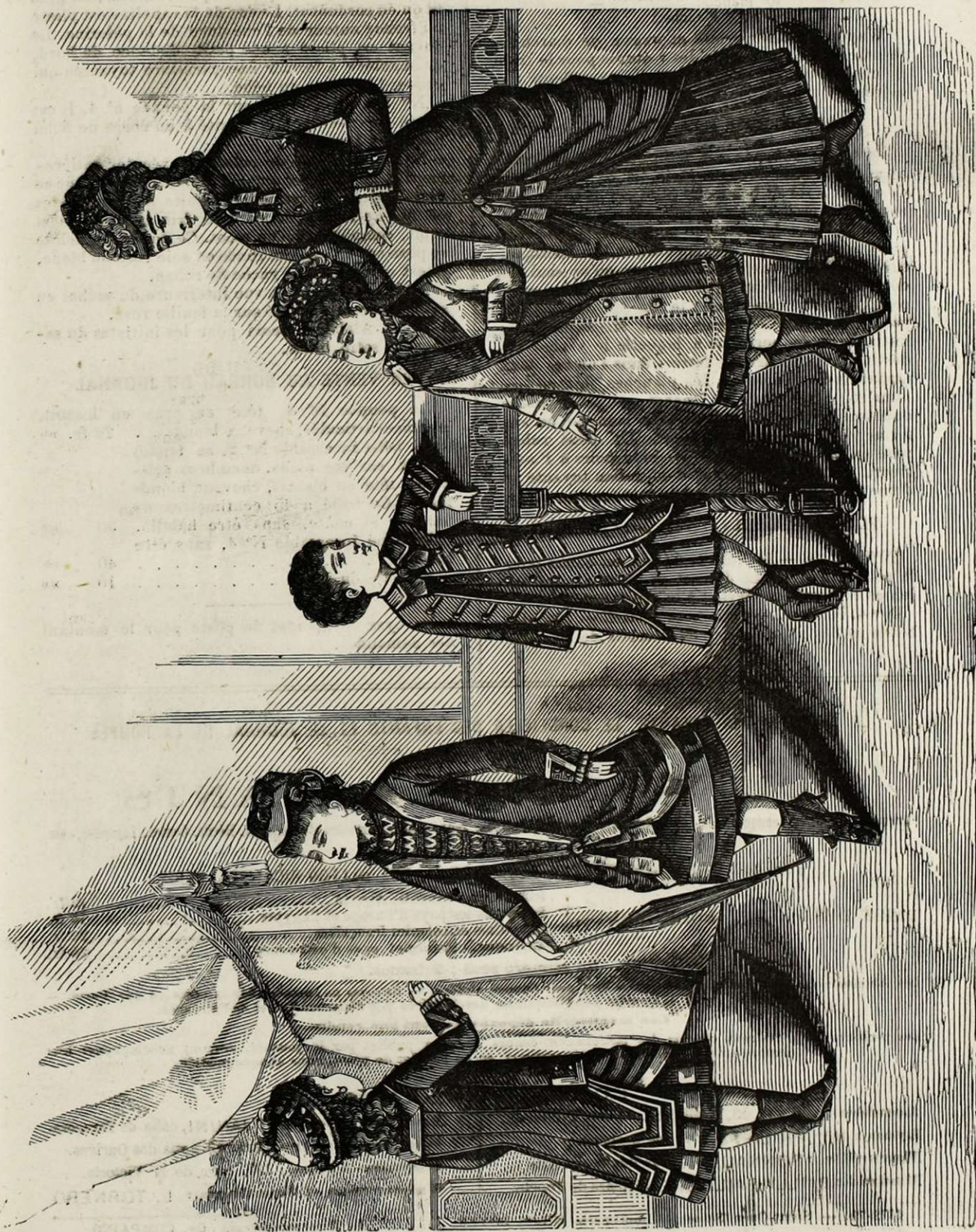
Madame de Bernay l'interrompit tout à coup, son visage s'illumina, et elle dit à la fermière, après l'avoir embrassée très affectueusement :

— Je retourne immédiatement chez moi... Vous me reverrez avant ce soir..., et j'espère que j'aurai trouvé, d'ici là, le moyen de nous rendre tous heureux.

Elle sortit rapidement, sur ces paroles.

GEORGES FATH.

(La suite au prochain numéro.)



FEUILLE DE DÉCOUPAGES

LE TRAIN DE PLAISIR

(6^e Planche.)

Wagon avec impériale et wagon de marchandises, complétant la série des voitures pour le train de chemin de fer, envoyé dans les précédents numéros.

PLANCHE ROSE (*Sachet à mouchoirs.*)

Ce sachet se brode sur satin blanc ou vert pâle avec de la soie d'Alger. Mais, si on sait un peu dessiner, il serait beaucoup plus joli de le peindre sur satin, ce qui ne sera pas difficile du tout, en s'aidant d'un papier calque pour prendre les couleurs de la branche d'églantine, et les décalquer sur l'étoffe. — Notre dessin ne donne qu'un seul des côtés du satin, il faut, par conséquent, deux morceaux de cette dimension : le côté du dessous n'a pas de branches de fleurs, mais simplement les initiales de la personne à laquelle le sachet est destiné. On choisira ces lettres dans l'un des deux alphabets contenus sur les planches jointes à ce numéro. L'intérieur du sachet est garni d'une doublure piquée et ouatée, dans laquelle on enferme de la poudre parfumée. Un petit ruban posé en travers maintient les mouchoirs à l'intérieur. Le sachet est orné d'un ruban tuyauté et d'une cordelière formant nœud aux quatre coins.

PLANCHE BLEUE (*Patrons pour poupées.*)

N^{os} 1, 2, 3. — Modèle de corset en coutil pour la poupée n^o 4. — Le dos est garni de petites baleines et d'œillets servant à le lacer.

N^{os} 4, 5, 6 et 7. — Capelines soutachées pour les bébés n^{os} 2 et n^o 4. — Le même dessin de broderie

sert pour les deux capelines; il se compose d'une soutache complétée par des points lancés, en gros fil ou en cordonnet. Le dos de la capeline est plissé ou froncé autour de l'encolure de la pèlerine. Le devant est plissé à une petite distance du bord, de manière à former une garniture tuyautée qui encadre la figure du bébé.

N^{os} 8 à 10. — Col pour la poupée n^o 4. Il est brodé sur nansouck et monté à un corps de fichu boutonné devant.

N^o 11. — Dessin de pelote, à exécuter entièrement avec du lacet amande, que l'on bâtit sur ce dessin, pour le rattacher ensuite par des brides en fil. Le feston du bord se fait avec du lacet droit, complété par un picot. Ce dessus de pelote se pose sur une pelote ronde en soie rose ou bleue, et est entouré d'une ruche de ruban.

N^o 12. — Aspect et vue intérieure du sachet en satin blanc représenté sur la feuille rose.

N^o 13. Alphabet fleuri pour les initiales du sachet en satin blanc.

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

La poupée N^o 4, tête et bras en biscuit, membres articulés, cheveux blonds . . . 20 fr. »

Le bébé incassable N^o 2, se tenant debout sur ses pieds, membres articulés, tête en biscuit, cheveux blonds frisés. Ce bébé a 45 centimètres de hauteur et coûte, sans être habillé. 30 »

Le bébé incassable N^o 4, sans être habillé. 40 »

Le bébé du bébé. 10 »

Envoyer un mandat de poste pour le montant des demandes.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDORICHIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui désirent obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London : ASHER, 13, Bedford St., Covent's Garden.

Lyon : M^{me} PHILIPPE, 29, rue Gasparin.

Marseille : BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid : BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) : JANINI, calle de Zaragoza.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) : rua dos Ourives.

Buenos-Ayres : 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago : L. TORNERO